

La nostalgie andalouse

« Dans les cadences de la musique est caché un secret ; si je le révélais, il bouleverserait le monde. »

Djalal ad-Dine Rûmi (1207-1273)

Je ne sache pas qu'aucun musicologue arabe ait jamais étudié ce fait pourtant singulier : le plus gros de la liturgie des juifs d'Afrique du Nord en général depuis des siècles – et naturellement jusqu'à nos jours – est purement et simplement psalmodié ou bien chanté sur des airs de musique arabo-andalouse. Certains spécialistes de ce type de musique née dans le sud de l'Espagne durant l'Âge d'or, d'où son nom, prétendent que les juifs ont pris une part non négligeable dans cette création, à l'instar de la contribution qu'ils auraient apportée au *cante jondo*, en Andalousie. Alexis Chottin par exemple note dans son

Avons-nous assez divagué...

*Tableau de la musique marocaine*¹ que les juifs ont été, en Espagne comme au Maroc, « d'ardents mainteneurs de la musique andalouse ». Ils ont en tout cas acclimaté dans leurs poèmes liturgiques les techniques arabes de la rime. Ils auraient notamment placé, dans leur corbeille de mariage avec l'islam à l'époque, une certaine expérience de la cantilation religieuse. Cette cantilation biblique est probablement l'une des formes les plus anciennes de la musique de la synagogue. À l'instar sans doute de ce qui se passe dans la transmission du Coran aux jeunes générations, c'est par l'intermédiaire de cette cantilation que les juifs ont souvent le mieux conservé la mémoire de textes bibliques. Mais il faut, là aussi, laisser aux différents spécialistes le soin de trancher ce débat. Ce qui est sûr c'est que depuis toujours ce sont les *nawba* de cette musique qui ont bercé nos prières, nos lectures bibliques et nos solennités les plus diverses. Il n'y a pas un seul morceau de cette musique – non écrite – que nos poètes marocains n'aient adopté et adapté dans nos synagogues, du sud (berbère) au nord (hispanisant) du pays en passant par des villes aristocratiques comme Fès.

On raconte que par le passé les musiciens musulmans avaient l'ordre formel de n'enseigner

La nostalgie andalouse

aux juifs sous aucun prétexte les airs de facture religieuse appelés *mdah*, lesquels sont – singulièrement à l'époque du jeûne de ramadan mais pas seulement – à chanter dans des hymnes ou des cantiques à la gloire de votre Prophète et de ses compagnons. On dit que, même lorsque des musiciens musulmans avaient pour solides amis et pour collègues de travail des juifs, ils n'acceptaient jamais de leur enseigner les airs de ce mode appelé, dans la musique andalouse, *rma el maya*. Quand il leur arrivait de les entendre interpréter ici et là, les musiciens juifs les trouvaient sublimes – ils le sont –, mais ils se voyaient toujours recalés et écartés quand ils sollicitaient auprès des experts la possibilité de les étudier.

Une autre légende – comme toujours en pareils cas – est née que l'on m'a contée dans mon adolescence. On dit que l'un des plus grands musiciens juifs du pays connaissait sur le bout des doigts tout ce qu'il y avait à connaître de cette musique (conservée, comme on sait, oralement), exception faite de ces airs religieux exclusivement voués par la communauté musulmane à chanter la vie, les compagnons et les enseignements de Mohammed. Il souffrait de cette situation. Le musicien en question était aveugle et cherchait par tous les moyens à maî-

Avons-nous assez divagué...

triser ces airs à la perfection. Il prit l'habitude, dit-on, de s'installer de façon plus ou moins clandestine, durant des mois, devant des terrasses, sous des fenêtres, non loin de mosquées et dans des lieux impossibles chaque fois que ces airs y étaient joués. Le jour où il considéra en avoir acquis une connaissance suffisante, il prit l'initiative d'introduire, en les adaptant, ces airs dans la liturgie de la synagogue et, depuis lors, ils y sont devenus populaires. La majorité des juifs qui les chantent aujourd'hui encore ignorent naturellement tout de leur origine et ne connaissent guère cette histoire.

Le premier texte juif qui ait été chanté dans les synagogues marocaines sur ces airs réservés d'ordinaire à la mosquée, a été, semble-t-il, une *supplique* ou plus exactement une *requête* (une *bakacha* en hébreu) du poète juif espagnol Abraham ibn Ezra. Né en 1092, ce grammairien qui fut également philosophe et poète (une sorte de Rimbaud juif avant la lettre), médecin et traducteur, auteur scientifique et physicien, devint, en quittant son Espagne natale, un érudit errant. Il évoqua un jour la série de ses malheurs – qui n'était pas mince – par ces vers, célèbres depuis lors, dans le monde juif : « Si je faisais le commerce des bougies, le soleil ne se coucherait pas ; si je vendais des linceuls, personne jamais ne mourrait. »